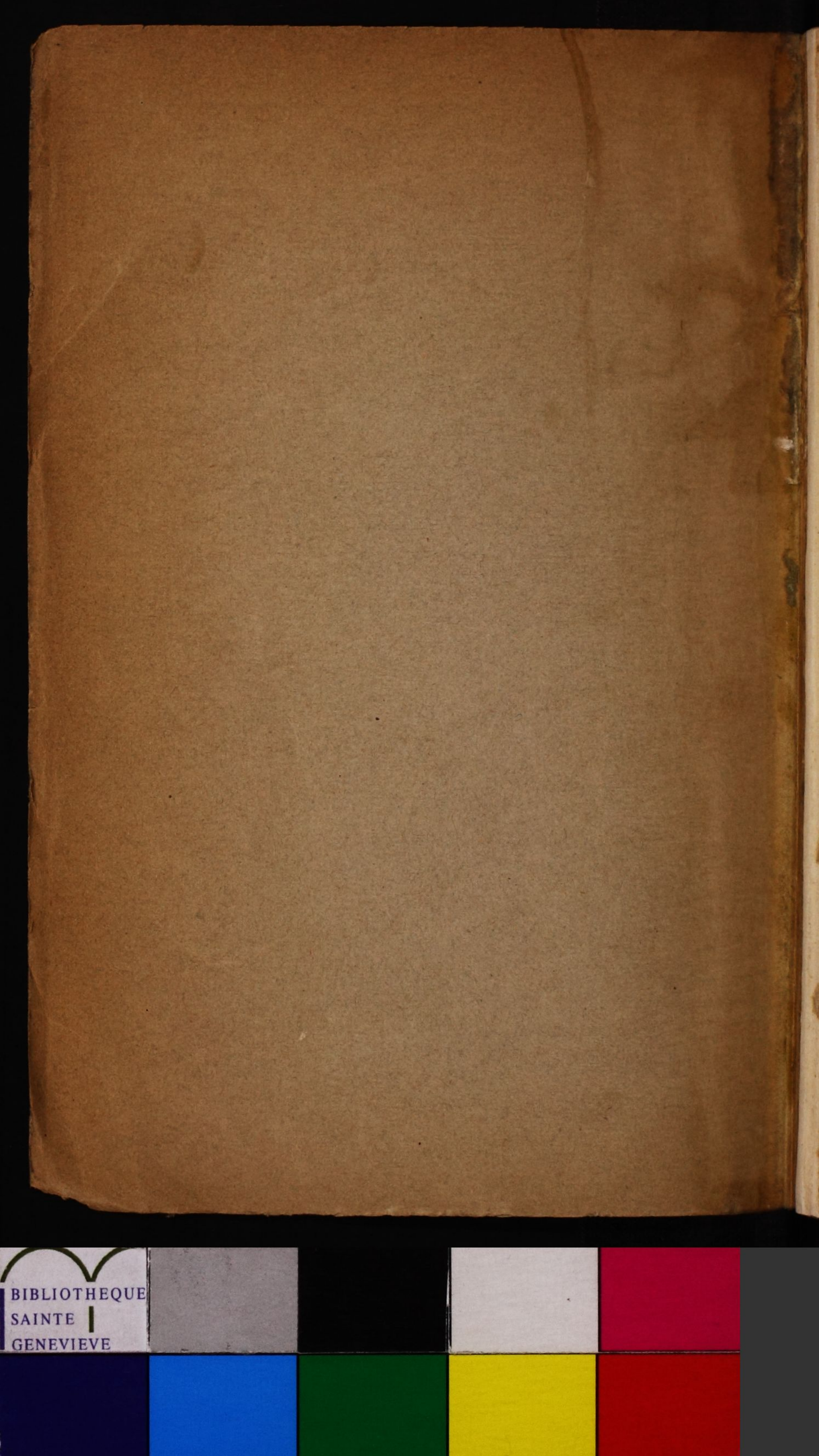


[1882]




BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

LE SOMMEIL DE JENNY

PERSONNAGES.

Mère Jeanne, paysanne.
Louise, 16 ans, sa fille.
Jeanny, 16 ans, somnambule.
Bastien, 14 ans, domestlque de mère Jeanne.
Un voyageur, 70 ans.

La scène se passe en 1828, dans un village de Saintonge.

PREMIER ACTE

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière.

SCÈNE 1re.

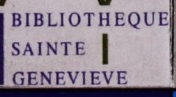
MÈRE JEANNE (*filant*), LOUISE (*cousant*).

LOUISE.

Maman, il faut que notre chère demoiselle soit malade ; ce n'est pas naturel de dormir comme ça.

MÈRE JEANNE.

Dame ! non. J'ai presque envie de consulter les



médecins... Ah ! je lui mettrai de bons pot-au-feu ; je lui ferai boire de bon vin ; tout ça vaut mieux que des médecines... Je n'y vois plus clair.

LOUISE.

Ah ! maman, que j'ai de chagrin de la voir devenir si triste ! Elle qui était si gaie quand nous étions petites !

MÈRE JEANNE.

Quand on est petit, on ne pense à rien, c'est pourquoi l'on rit toujours. A mesure qu'on grandit, on pense, et l'on a envie de pleurer... Allume donc la chandelle.

LOUISE.

Je donnerais je ne sais quoi pour lui ôter ses peines. Dites donc, mère, est-ce qu'il est bien mort son papa ?

MÈRE JEANNE.

Il n'y a que le bon Dieu qui le sache, mon enfant. Dans ce temps-là, vois-tu, on partait pour la guerre de Russie, et il ne fait pas chaud par là ! Ils ont eu de la misère ! Et enfin quand il s'est agi de revenir, ils ne sont pas revenus.

LOUISE.

Pourquoi donc ? (*Elle allume la chandelle.*)

MÈRE JEANNE.

Parce qu'ils étaient tués, ou gelés, ou noyés,

l'un vaut l'autre. Ce pauvre monsieur, il n'a jamais reparu ; ou du moins, je n'ai jamais entendu parler de lui. Et comme il n'avait ni frère, ni sœur, ni personne, je me suis mise à aimer toute seule ma petite nourrissonne. Pauvre chou !

LOUISE.

Faut-il avoir du malheur ! Si elle n'avait pas eu une bonne nounou, qu'est-ce qu'elle serait donc devenue?

MÈRE JEANNE.

Le bon Dieu aurait arrangé les choses autrement; ce n'est pas pour rien qu'il y a une Providence.

LOUISE.

Mais, maman, pourquoi ne lui répondez-vous pas quand elle vous parle de son père ?

MÈRE JEANNE.

Je ne sais que lui répondre. S'il est mort, ce pauvre père, tout est dit ; et s'il n'est pas mort, c'est tout de même, puisqu'il ne voulait pas la voir.

LOUISE.

Et vous dites qu'il n'était pas méchant?

MÈRE JEANNE.

Pas méchant du tout; mais, vois-tu, c'était un homme de grand esprit, et ces gens-là sont quelquefois un peu toqués. Et puis, il était vif! Ah ! c'é-

tait la poudre! Il s'emportait comme une soupe au lait!

LOUISE.

Sa femme n'avait pas peur de lui?

MÈRE JEANNE.

Pour ça non! Elle n'avait qu'à le regarder, il devenait comme un mouton. Du reste, c'était une sainte, à mettre dans un almanach! Il l'aimait de tout son cœur; c'est pourquoi il a eu tant de chagrin. D'abord, il désirait un fils, pour le mener plus tard à la guerre avec lui; drôle d'idée! Mais enfin... Ensuite, le jour même de la naissance de la petite, la pauvre mère est morte.

LOUISE.

Quel dommage!

MÈRE JEANNE

Au lieu de se soumettre à la volonté du bon Dieu, voilà le colonel qui se désespère, et qui jure de ne jamais voir sa petite fille.

LOUISE.

Pauvre mignonne!

MÈRE JEANNE.

Ah! c'etait bien injuste! On aurait dit que c'était elle qui avait tué sa mère; on ne pouvait pas seulement parler d'elle à monsieur. Alors, je l'ai emportée chez nous, la pauvre innocente; son père m'a remis une grosse somme d'argent, et

puis bonsoir ! Il est parti pour la Russie, et depuis je ne l'ai jamais revu.

LOUISE.

Depuis seize ans ! Mais enfin, maman, il n'est peut-être pas mort ?

MÈRE JEANNE.

Je t'ai dit que, s'il n'est pas mort, ça revient au même, puisqu'il ne l'aime pas.

LOUISE.

Oh ! s'il la connaissait ! Chère demoiselle ! qui donc pourrait ne pas l'aimer ?

MÈRE JEANNE.

La chère enfant ! Tant plus elle va, tant plus elle est gentille.

LOUISE.

Maman, vous ne lui avez jamais rien dit, mais je crois qu'elle a presque tout deviné.

MÈRE JEANNE.

Ces jeunesses ! C'est si fin quand on leur a montré à lire et à écrire !

LOUISE.

Elle a bien de l'esprit ! Quand elle me parle un peu longtemps, je ne comprends plus. Rien qu'à la regarder marcher, on voit que ce n'est pas une paysanne... La voilà !

SCÈNE II.

LES MÊMES, JENNY (*joli costume de villageoise. maintien gracieux et distingué*).

JENNY (*tenant une quenouille*).

Chère nourrice, j'ai filé bien longtemps; voyez !

MÈRE JEANNE.

Nous avons bien dormi aussi un petit brin, pas vrai ?

JENNY.

Vous croyez toujours que je dors !

LOUISE.

Parce que ça vous arrive souvent.

JENNY.

Tais-toi, méchante ! D'ailleurs, tu sais bien que je ne veux plus entendre ce *vous* qui me semble si froid de ta part.

LOUISE.

Vous voulez que je vous dise *tu*? Jamais !

JENNY.

Il le faut.

LOUISE.

Non, mamselle Jenny, jamais !

JENNY.

Va ! Je t'aime plus que tu ne m'aimes !

LOUISE.

Ce n'est pas vrai !

MÈRE JEANNE.

Allons ! Les voilà qui vont se battre !

JENNY.

Voyons! Faisons la paix. Dis-moi seulement : Je t'aime.

LOUISE.

Non.

JENNY.

Eh bien, je ne t'aime plus.

LOUISE.

Essayez donc !... Avez-vous lu dans vos beaux livres, aujourd'hui ?

JENNY.

Oui.

LOUISE.

Avez-vous fini celui en veau ? Il doit être encore plus amusant que ceux en papier bleu, ou jaune ?

JENNY.

Louise, ces livres me parlent de Dieu ; ils élèvent mon âme et me font du bien.

LOUISE.

Vraiment! Ah ! si j'avais voulu apprendre à lire!

MÈRE JEANNE.

Toi, ça ne fait rien. On ne te demande que de savoir ton catéchisme.

LOUISE.

Maman, je sais lire un petit peu.

MÈRE JEANNE.

Oui, mais tu ne comprends pas en lisant.

LOUISE.

Dame! non, par exemple.

(*On frappe.*)

MÈRE JEANNE.

On y va! On y va! Un moment. Ne dirait-on pas que le feu est à la maison! (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

JENNY, LOUISE.

LOUISE.

Mamselle Jenny, je me demande toujours pourquoi vous m'aimez. Je ne sais pas dire de belles choses comme vos livres, moi.

JENNY.

Mes livres sont mes amis; toi, tu es ma sœur!

LOUISE.

Faut pas dire ça, mamselle Jenny!

JENNY (*triste*).

Tu as raison. Je n'ai pas de sœur, moi, pas de famille! Jenny ne sait d'où elle vient, où elle va! Son véritable nom, c'est Jenny l'étrangère. (*Elle pleure.*)

LOUISE.

Oh ! ne pleurez pas !

JENNY.

Il y a des idées qui me tuent !

LOUISE.

Si quelque chose vous fait de la peine, dites-le-moi.

JENNY.

Pourquoi te faire souffrir ?

LOUISE.

Qui sait ? Peut-être que si j'avais du chagrin vous en auriez moins, vous ?

JENNY.

Que tu es donc bonne ! Ecoute, il y a une pensée qui me revient toujours et qui me fait pleurer le matin quand je m'éveille.

LOUISE.

Et pas la nuit ?

JENNY.

Oh ! la nuit, je suis heureuse.

LOUISE.

Vous faites donc de bien jolis rêves ?

JENNY.

Louise, c'est plus qu'un rêve. Depuis quelque temps, je vois passer dans mon sommeil une ombre qui me parle, qui me serre la main, qui m'aime.........

LOUISE.

Et ce n'est pas moi ?

JENNY.

Non. C'est un beau vieillard ; il a des cheveux blancs ; il paraît triste ; mais dès qu'il me voit, il est consolé.

LOUISE.

Quelle drôle de chose !

JENNY.

Ah ! que c'est beau la nuit ! Mon âme se dégage des sens; elle s'en va plus loin que le regard, plus loin que la lumière; elle vole comme la pensée, comme le souvenir; je crois sentir, entendre ; puis je m'éveille, et tout est fini !

LOUISE.

Voyez donc un peu ! Moi, au contraire, à peine couchée, je m'endors comme un paquet, pan ! jusqu'au lendemain. Ou bien, si je rêve, c'est toujours la vache qui sort du pré; je cours après, elle se sauve, et ça nous met en colère toutes les deux. C'est peut-être vos livres qui vous donnent de si beaux rêves ? Vous en avez qui ont des filets d'or sur la couverture !

JENNY.

Non, Louise ; ce qui me fait rêver, c'est l'inconnu; c'est ce mystère qui m'entoure. Depuis longtemps, vois-tu, il se passe en moi quelque chose d'étrange. Il me semble que mon père

existe et qu'il ne veut pas de moi pour sa fille.

LOUISE (*se levant brusquement*).

Oh! surtout, ne parlez jamais de ça à maman; elle croirait que vous..... Non, rien.

JENNY.

Parle, explique-toi.

LOUISE.

Non, non, rien.

JENNY.

Tu sais quelque chose.

LOUISE (*s'éloignant*).

Laissez-moi!

JENNY.

Reste là, et parle.

LOUISE.

Impossible!

JENNY.

C'est là ton amitié? (*froidement*) Louise, vous ne m'avez jamais aimée!

LOUISE.

Ah! qu'est-ce que vous avez dit là!... Eh bien, oui, vous aviez un père qui ne vous aimait pas, parce qu'il aurait voulu un fils, et parce que votre maman est morte le jour de votre naissance. Là!

JENNY.

Mon père, où est-il?

LOUISE.

Maman croit qu'il est mort en Russie.

JENNY.

Mort sans m'avoir bénie?

LOUISE.

Voici quelqu'un. Silence !

JENNY.

Louise, tu m'as toujours aimée.

SCÈNE IV.

JENNY, LOUISE, MÈRE JEANNE.

MÈRE JEANNE.

Louise, apporte donc la chandelle. Voilà une histoire ! Une voiture de poste qui a versé sur la route; un bon vieux monsieur qui est tombé dans le fossé..... décoré, s'il vous plaît !

(*Louise sort.*)

SCÈNE V.

JENNY (*seule*).

JENNY (*assise et comm accablée*).

O douloureuse révélation ! Ce malaise de mon esprit n'était donc qu'un pressentiment? Est-ce moi qui ai tué ma mère? Hélas ! je ne l'ai pas voulu ! Que me reproche-t-on? Oh ! que j'ai besoin de silence !

(*Elle se retire au fond de la chambre*; *on la voit se recueillir, puis s'endormir*).

SCÈNE VI.

JENNY (*dormant*), MÈRE JEANNE, UN VIEILLARD.

MÈRE JEANNE.

Entrez, mon bon Monsieur ; prenez garde à la petite marche, car il y a de quoi se casser le cou quand on n'y est pas habitué. Dame, le plus riche ne peut donner que ce qu'il a. Moi, je n'ai rien ; mais c'est de bon cœur que je vous l'offre !

LE VIEILLARD.

Merci, bonne mère, vous me rendrez un grand service en me donnant l'hospitalité. Cet accident pouvait me coûter la vie ; mais, grâce à Dieu, j'en suis quitte pour quelques contusions.

MÈRE JEANNE.

Et un brancard cassé.

LE VIEILLARD.

Ceci regarde le charron ; je ne m'inquiète pas pour si peu.

MÈRE JEANNE.

Mon cher monsieur, vous serez bien mal chez nous.

LE VIEILLARD.

Je m'y trouve déjà parfaitement bien... quelle est cette jeune fille endormie ?

MÈRE JEANNE.

Ne m'en parlez pas ! C'est une espèce de maladie ; elle dort toujours.

LE VIEILLARD.

C'est une de vos filles ?

MÈRE JEANNE.

Oui... c'est-à-dire non... dans le fait, oui... Enfin, c'est mon enfant, quoi !

LE VIEILLARD.

Vous l'aimez bien ?

MÈRE JEANNE.

Dame !

LE VIEILLARD.

Elle vous aime bien aussi ?

MÈRE JEANNE.

Dame !

LE VIEILLARD.

C'est une orpheline ?

MÈRE JEANNE.

Dame !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Maman, Bastien vous appelle.

MÈRE JEANNE.

Le petit vacher ? Tiens ! qu'est-ce qu'il me veut ? J'y vas ; excusez.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

JENNY (*dormant*), LE VIEILLARD, LOUISE.

LE VIEILLARD.

Savez-vous bien qu'elle est charmante, cette jeune fille ?

LOUISE.

Je crois bien qu'elle est charmante !

LE VIEILLARD.

Elle est malade !

LOUISE.

Faut croire.

LE VIEILLARD.

Vous l'aimez ?

LOUISE.

Si je l'aime ! je l'aime au moins autant que moi vrai !

LE VIEILLARD.

Bonne Louise ! Me voilà tout consolé de ma mésaventure ; je vais passer la nuit chez de si braves gens !

LOUISE.

Oh ! nous ne sommes pas du mauvais monde.

Mais où donc allez-vous coucher ? Il n'y a ici que la grande chambre d'en haut qui n'est pas meublée ; et d'ailleurs, on n'y peut pas passer la nuit.

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc ?

LOUISE.

Tenez, ne parlons pas de ça ; il est trop tard, je ne pourrais pas dormir. Voilà Bastien qui vous dira la chose ; moi je me sauve, parce que ça me ferait rêver.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

JENNY (*dormant*), LE VIEILLARD, BASTIEN (*air niais*).

LE VIEILLARD.

Bastien, approche-toi, mon enfant.

BASTIEN.

Pourquoi faire ?

LE VIEILLARD.

As-tu peur de moi ?

BASTIEN.

Dame, quand on ne connaît pas !

LE VIEILLARD.

Un grand garçon comme toi !

BASTIEN.

C'est pas une raison, allez.

LE VIEILLARD.

Allons donc! Est-ce qu'un homme avoue qu'il a peur?

BASTIEN.

Oh! je ne m'en cache point; au contraire! Quand on voit des choses comme celles qui se passent ici!...

LE VIEILLARD.

Tu parles de la chambre d'en haut? Voyons! Qu'y a-t-il? Un fantôme?

BASTIEN (*à demi-voix*).

Justement! Allez, j'en sais long!

LE VIEILLARD.

Demain, j'en saurai plus long que toi, car j'y passerai la nuit.

BASTIEN.

Ah! monsieur, prenez garde!

LE VIEILLARD.

Tu plaisantes!

BASTIEN.

Vous riez ce soir; mais demain, m'est avis que vous ne rirez pas.

LE VIEILLARD.

Tu crois?

BASTIEN.

Depuis quelque temps, on entend là-haut des pas... Il y vient une âme !...

LE VIEILLARD.

Une âme ?

BASTIEN.

Oui, monsieur ; je l'ai vue.

LE VIEILLARD.

Eh bien, comment est-ce fait, mon garçon ?

BASTIEN.

C'est fait à peu près comme les personnes. Si l'on ne savait pas ce que c'est, on ne le devinerait jamais. C'est long, c'est blanc, ça va, ça vient, ça se tourne ; et, le pire de tout, c'est que ça chante !

LE VIEILLARD.

Allons, ça sait faire bien des choses !

BASTIEN.

Faut pas rire, monsieur ! Si l'âme entendait, ça pourrait l'agacer.

LE VIEILLARD.

Vraiment, tu m'amuses, mon petit.

BASTIEN.

Vous ne me croyez pas ? Tenez, voilà notre maîtresse qui vous dira que je ne mens point.

SCÈNE X.

LES MEMES (*moins Bastien*), MÈRE JEANNE.

LE VIEILLARD.

Bonne mère, dites-moi donc, à votre tour, ce que vous pensez de la fameuse chambre dont je vois qu'ici tout le monde a peur.

MÈRE JEANNE.

Ah ! mon cher monsieur, écoutez, il y a de bien drôles de choses. Allez ! Il ne faut jurer de rien. Moi, autrefois, je ne voulais pas croire aux revenants, aux fantômes. Je ne suis pas du pays ; je ne suis venue ici que parce que j'ai épousé, en secondes noces, un cousin de mon premier mari qui s'est établi en Saintonge ; mais vrai, ce n'est plus du tout comme chez nous ; il se passe des choses..... Tenez, ça n'est pas clair ; j'aime autant ne pas m'en occuper.

LE VIEILLARD.

Au contraire, il faut en avoir le cœur net.

MÈRE JEANNE.

J'ai encore plus peur de savoir la vérité.

LE VIEILLARD.

Avez-vous donc la crédulité d'ajouter foi aux paroles de Bastien ?

MÈRE JEANNE.

Entre nous deux, je crois la même chose que lui.

LE VIEILLARD.

La preuve?

MÈRE JEANNE.

La preuve, c'est qu'on n'y comprend rien.

LE VIEILLARD.

Ah!... Enfin, je demande à passer la nuit dans cette chambre.

MÈRE JEANNE.

C'est dangereux.

LE VIEILLARD.

Soyez tranquille, je suis un vieux militaire.

MÈRE JEANNE.

C'est qu'il n'y a pas même un lit.

LE VIEILLARD.

Faites monter deux chaises; je m'en tirerai toujours. On a passé de plus mauvaises nuits quand on a fait la campagne de Russie!

MÈRE JEANNE.

De Russie?

LE VIEILLARD.

Oui. Ainsi, deux chaises; c'est entendu?

MÈRE JEANNE.

Non vraiment. Je m'en vas faire monter un matelas qu'on mettra par terre.

LE VIEILLARD.

Un matelas par terre ? Mais je vais dormir tout à mon aise !

MÈRE JEANNE.

Hélas ! ce n'est pas sûr. Vous n'aurez pas peur ?

LE VIEILLARD.

Peur ? moi ? Ah ! ah ! ah !...

MÈRE JEANNE.

Allons, il est huit heures; c'est tard, chez nous. Je m'en vas faire monter le matelas.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

JENNY (*dormant*), LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Pauvre jeune fille ! Comme son sommeil est agité ! (*Jenny fait des gestes et parle à demi-voix.*)

LE VIEILLARD.

Pauvre enfant ! Elle rêve péniblement. (*Jenny se lève, elle appelle Louise.*)

LE VIEILLARD.

Elle est somnambule. (*Il lui touche la main.*

JENNY (*s'éveillant*).

Qui m'a touché la main ? J'ai peur, Louise !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Elle a eu peur!

LE VIEILLARD.

Je vous laisse; calmez-la.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

JENNY, LOUISE.

LOUISE.

Vous n'avez plus peur; je suis là.

JENNY.

Que n'es-tu là toujours!

LOUISE.

Vous vous êtes encore endormie?

JENNY.

Je faisais un bien beau rêve! Louise, veux-tu me faire une promesse?

LOUISE.

Tout ce que vous voudrez.

JENNY.

Eh bien, quand tu me vois dormir, quand je retrouve dans un songe un père qui veut bien m'aimer, oh! Louise! je t'en supplie, Louise, ne m'éveille pas!

LOUISE.

Je vous le promets.

SECOND ACTE

(*Le théâtre représente une chambre sans meubles ; un matelas par terre, une chaise et une veilleuse sur une petite table*).

SCÈNE Ire.

LE VIEILLARD (*couché sur le matelas*).

Il est deux heures. Dans ce pays, les fantômes ont du moins des égards pour les voyageurs fatigués. Ces pauvres paysans ! Comme ils sont crédules ! Ai-je le droit de me moquer, moi que la solitude et le silence accablent ? Un fantôme accusateur ne me poursuit-il pas ? (*On entend des pas.*) Qu'entends-je ?... Des pas ?... Un soupir ?... C'est une femme.

SCÈNE II.

LE VIEILLARD, LE FANTÔME. (*Au seuil de la chambre, on voit une jeune fille enveloppée dans un drap ; ses cheveux couvrent ses épaules.*)

LE VIEILLARD.

C'est la jeune fille que j'ai vue dormir hier au soir. Ne l'éveillons pas ; elle aurait peur.

JENNY.

Non, Louise, non, je ne dors pas. (*Elle écoute.*) Tu dis que ce n'est pas la vie ?... c'est plus que

la vie! Ma pensée est plus libre. Approche-toi. Est-ce que tu ne me reconnais pas? Je suis Jenny, l'enfant des larmes, que son père n'a point aimée!

LE VIEILLARD.

Ciel! Elle se nomme Jenny ! Et son père...

JENNY (*écoutant*).

Tu dis qu'il est mort? Non, non, il n'est pas mort. Je le verrai; il ne me repoussera pas; je me jetterai à ses pieds. (*Elle tombe à genoux devant le vieillard*). Je lui dirai : Ayez pitié de moi; je vous aime autant qu'un fils aurait pu vous aimer ! (*Elle se relève.*)

LE VIEILLARD.

Que dit-elle?... Un fils?...

JENNY (*chantant sur l'air de la romance de Joseph*).

Je ne suis qu'une pauvre fille,
Sans espoir et sans avenir.
En me chassant de la famille,
On n'a pas voulu me bénir :
Mon nom, c'est Jenny l'étrangère,
Qu'aux pleurs le Ciel veut condamner;
On dit que j'ai tué ma mère,
On ne veut pas me pardonner.

LE VIEILLARD.

Quel trouble dans mon esprit!... Pauvre enfant!

(*Allant vers l'escalier.*)

Bastien ! Bastien !

(*On entend la voix de Bastien.*)

LA VOIX.

Je suis là.

LE VIEILLARD.

Viens ici.

LA VOIX.

Je suis couché.

LE VIEILLARD.

Lève-toi.

LA VOIX.

Mais, monsieur...

LE VIEILLARD.

M'entends-tu ?

LA VOIX.

Oui, monsieur.

LE VIEILLARD.

Viens donc !

LA VOIX.

C'est-y pour le fantôme?

LE VIEILLARD.

Viens voir.

LA VOIX.

Attendez. (*On entend Bastien fermer sa porte à double tour.*)

LE VIEILLARD.

Le voilà qui se barricade ! Louise ! Louise !

LA VOIX DE LOUISE.

Quoi donc, monsieur ?

LE VIEILLARD.

Je vous prie de monter.

LA VOIX DE LOUISE.

Vous serait-il égal de descendre ?

LE VIEILLARD.

Montez pour secourir votre jeune amie.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LOUISE (*les cheveux en désordre, achevant d'agrafer sa robe. Elle tient en mains une pelle et des pincettes*).

LOUISE.

Qu'est-ce qu'il y a ? Je meurs de peur !

LE VIEILLARD.

N'ayez donc pas peur ; c'est votre jeune compagne qui réclame vos soins.

LOUISE.

Ah ! la pauvre chère demoiselle ! Si elle n'a pas l'air d'un fantôme !

LE VIEILLARD.

Elle est somnambule.

LOUISE.

Som... quoi ?

LE VIEILLARD.

Somnambule. En dormant, elle parle, elle marche, elle chante; ses nerfs sont agités. Ecoutez.

JENNY.

Petite amie, cher trésor !...

LOUISE.

C'est de moi qu'elle rêve, car elle m'appelle toujours son trésor.

LE VIEILLARD.

Elle rêve de vous et de son père.

LOUISE.

De son père ? Ah ! le malheureux !...

LE VIEILLARD.

Louise, comment se nomme votre mère ?

LOUISE.

On dit toujours la mère Jeanne. Elle s'est mariée deux fois ; son premier mari, mon père à moi, se nommait Dubois.

LE VIEILLARD (*se frappant le front*).

Dubois ? Est-ce possible ? Jenny ! Dubois ! Mère Jeanne !...

LOUISE.

Bon ! voilà que ça le prend, lui aussi ! Comme il se tape le front ! Bonsoir ! ça me ferait trop peur, je me sauve... Au fait, s'il allait lui faire du mal ? Je reste. (*Elle reste assise sur la dernière marche de l'escalier.*)

JENNY (*chantant sur l'air de la romance de Joseph*).

O seul ami de ma souffrance,
O mon Dieu, soutenez ma foi!
Vous qui savez mon innocence,
Pitié, Seigneur, pitié pour moi!
Ah! daignez bénir mon vieux père,
Et dans les cieux le couronner;
Peut-être, à la voix de ma mère,
Il voudra bien me pardonner?

(*Le vieillard pleure.*)

LOUISE.

Allons! l'un qui chante, l'autre qui pleure! Ah! la drôle de maladie!

JENNY.

Louise, écoute-moi.

LOUISE.

Tiens, elle me parle; et cependant elle ne me voit pas.

JENNY.

Louise, j'ai vu hier un beau vieillard; il m'a aimée, il m'a bénie.

LE VIEILLARD (*marchant à grands pas*).

C'est affreux! Je n'y tiens plus!

LOUISE.

C'est qu'il a l'air méchant, l'autre! Dites donc, mon bon monsieur... Je ne sais pas seulement son nom.

LE VIEILLARD.

Je suis le colonel d'Escars.

LOUISE.

Le colonel d'Escars? vous? vous?...

LE VIEILLARD.

Louise, pardonnez-moi! voyez mes larmes; ne m'accusez pas sans m'entendre. Errant, blessé, prisonnier, j'ai été dans l'impuissance absolue de retrouver ma fille, que, dans l'égarement de ma douleur, j'ai osé repousser. Rendez-la-moi, Louise, éveillez-la, rendez-moi mon enfant!

LOUISE.

Ah! vrai! Si vous dormez, dites-le, car je meurs de peur!

LE VIEILLARD.

Je ne dors pas, Louise; je suis le père de Jenny.

LOUISE.

Comme il me regarde! Ces yeux.....!

LE VIEILLARD.

Ayez confiance en moi!

LOUISE.

J'ai bien confiance en vous; mais seulement je ne crois pas ce que vous dites.

LE VIEILLARD.

Je suis son père, je vous l'affirme sur l'honneur.

LOUISE.

Eh bien, je le crois; vous avez une figure trop honnête pour mentir.

LE VIEILLARD.

Eveillez-la !

LOUISE.

Alors, vous allez l'aimer, car sans ça, voyez-vous, il vaudrait mieux la laisser dormir.

LE VIEILLARD.

Eveillez-la, je la rendrai heureuse.

LOUISE.

A la bonne heure!

(*Louise touche la main de Jenny.*)

JENNY (*douloureusement*).

Oh! Louise, pourquoi m'éveiller! Mon père était là!

LE VIEILLARD (*pressant sa fille sur son cœur*).

Le voilà ton père; il te serre dans ses bras; il t'aime.

JENNY (*à demi éveillée*).

Il m'aime?... je veux dormir toujours.

LOUISE.

Faut plus dormir, mamselle Jenny, le bon Dieu veut bien que vous soyez heureuse.

JENNY.

Ce n'est donc pas un rêve?

LE VIEILLARD.

Non, mon enfant; non, ce n'est pas un rêve.

Comme elle tremble ! Louise, rassurez-la ; je vais parler à votre mère et lui donner les preuves de mon identité.

LOUISE.

Allez donc lui conter tout ça ; va-t-elle être contente !

SCÈNE IV.

JENNY, LOUISE.

LOUISE.

Ouvrez vos yeux, mamselle Jenny, pour voir comme le bon Dieu est bon.

JENNY.

Ta main ?.. Donne ta main !

LOUISE.

Vous avez encore peur ?

JENNY.

Non ; mais je suis faible. Le bonheur, vois-tu, c'est pour le ciel ; dans la vie, cela fait mal.

LOUISE.

Ça fait mal ? C'est y drôle ! Faudrait boire une goutte d'eau. Bastien ! Bastien !

SCÈNE V.

LES MÊMES, BASTIEN.

BASTIEN (*montant l'escalier*).

Il n'est plus là, le fantôme ?

LOUISE.

Viens donc!

BASTIEN (*reculant de frayeur*).

C'est l'âme! C'est l'âme que j'ai déjà vue rôder là-haut!

LOUISE.

Mais non : voyons ! C'est mamselle Jenny.

BASTIEN.

Ça ? Mamselle Jenny ?

JENNY.

Approche-toi, mon petit.

BASTIEN.

Ah ! ben, oui ! Comptez là-dessus!

(*Il s'enfuit.*)

SCÈNE VI.

JENNY, LOUISE.

JENNY.

Tu n'as pas peur, toi ? Tu me reconnais bien?

LOUISE.

Si je vous reconnais !

Chère demoiselle! Hélas! Comment faire, à présent, pour vivre sans vous?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE VIEILLARD, MÈRE JEANNE.

MÈRE JEANNE (*en costume de nuit*).

Voyez voir un peu ! Comme tout finit par la fin ! Voilà votre papa, mon enfant, vous pouvez me croire.

JENNY (*à genoux*).

Mon père, bénissez-moi à cause de ma mère !

LE VIEILLARD.

Je te bénis, ma fille ; non seulement à cause de ta mère, mais parce que ton cœur bon et fidèle m'a pardonné. Oh ! mon enfant, ne me reproche rien, j'ai tant souffert !

MÈRE JEANNE (*embrassant Jenny*).

Pauvre chérie ! Moi, tout ça, ça m'étouffe ! Ma biche ! Mon petit chéri ! Vous allez être heureuse ; mais nous ? Que voulez-vous que nous fassions quand vous serez partie ? C'est notre bonheur qui s'en va, quoi ! (*Elle pleure.*)

LOUISE.

Oui, le jour où vous vous en irez, ce sera tous fini ! Et vous, n'importe où vous serez, vous n'aurez plus personne pour vous aimer autant que moi !

JENNY.

Tu dis vrai, Louise. Il n'y a pas dans le monde

deux autres cœurs comme celui de ta mère et le tien..... Mon père, voulez-vous que je sois réellement heureuse ?

LE VIEILLARD.

Puis-je avoir un autre désir ?

JENNY.

Laissez-moi vivre loin du monde que je ne connais pas ; que ma nourrice et Louise ne pleurent pas à cause de moi !

LE VIEILLARD.

Non, tu ne leur coûteras pas une larme. Où tu ceras, je vivrai content. Nous resterons dans ces campagnes, et tu y garderas ce que le monde ne donne pas : la paix et l'amitié.

LOUISE ET JENNY (*se donnant la main*).

La paix et l'amitié.

MÈRE JEANNE.

Mon cher Monsieur, voilà ce qui s'appelle un coup de Providence. C'est feu not'sainte dame qui a prié pour nous.

LE VIEILLARD.

Oui, elle a prié, je le sens, et Dieu a veillé sur ma fille ; c'est lui qui me la rend, je l'en bénis. Dis-moi, ma chère enfant, quel genre d'existence t'agréerait le plus ?

JENNY.

Mon père, s'il est possible, une simple demeure non loin de cette chaumière où j'ai passé ma vie ;

le silence, l'étude, la culture des fleurs, vous servir en jetant quelque charme sur votre chemin; puis revenir souvent chez ma nourrice, et m'y laisser aimer par ces cœurs fidèles.

LE VIEILLARD.

Puissent s'accomplir tes faciles souhaits, ma fille, et que le bonheur ne quitte jamais ton foyer, ni le foyer de la chaumière.

3325. Paris. — Imprimerie F. LEVÉ, 17 rue Cassette.